

André Masson et la Commune

ANDRE MASSON - dont les nombreux dessins politiques n'ont jamais trouvé d'éditeur - vient d'achever l'illustration d'un texte écrit en juin 1862, au bain de Dellys, en Algérie, par un ouvrier tapissier du nom de Théodore Six, qui parle en tant que combattant de Saint-Merry en 1832, combattant de février 1848, délégué au Luxembourg en 1848, délégué du peuple au Comité démocratique socialiste de 1848 à 1850. Ce témoignage qui, par son titre « *Le peuple au peuple* », affirme avec force sa destination, puise moins son lyrisme dans sa forme allégorique que dans la franche simplicité de son discours ; il devait être vendu en placard dans les rues de Paris, pendant le siège et la Commune. Pour Masson, « *la Commune a donné vie à un authentique poème d'agitation* » et cette idée l'a constamment guidé dans son travail.

En effet, mise à part la documentation historique, la Commune offrait à l'artiste un champ d'investigation visuelle relativement vierge.

« *Si les écrivains ont peu écrit sur la Commune, les peintres ont été encore plus discrets*, constate André Masson. *Je ne connaissais que quelques croquis de Courbet et un ignoble livre de Gustave Doré contre les communalistes. En revanche, la première héroïne dont j'ai entendu parler dans mon enfance, ce n'était pas Jeanne d'Arc mais Louise Michel. Ma mère était une admiratrice passionnée de Louise Michel ; c'était une fille de paysans très subversive... »*

(Abb.: *Je suis l'ange plébéin,*

L'enfant de la Liberté.)

La femme apparaît donc fréquemment à travers les illustrations de Masson, car pour lui « *la République est femme; elle enfante les hommes* ». Elle n'en est pas pour autant idéalisée et sa fonction symbolique ne la prive pas de sa perspective réelle : elle tient sa place sur les barricades ou dans les ruines. Aussi vive et brûlante qu'une flamme, une même arabesque la décrit et l'environne, la liant à l'action dont elle émerge en armes. Ailleurs, Masson s'est souvenu des barricades qu'il avait vues durant la guerre d'Espagne, ne voulant jamais suivre le texte à la lettre ni se laisser enfermer dans l'anecdotique. Si bien que toute figure dressée dans la lutte implique *graphiquement* tout un peuple et que seul l'ange Liberté, enserrant dans sa forme une blancheur inaltérable, préserve sa puissance mythique de la réalité qui l'assaille.

Constamment impulsive, l'écriture progresse à partir de cadences différenciées, multipliant toute une gamme d'inflexions brèves ou longues, à seule fin d'aboutir à une modulation calligraphique de l'espace.

« *Je téléscopie la situation donnée*, dit André Masson. *Mon image n'est pas fixe. C'est une image dans l'image, qui se développe encore dans l'esprit de celui qui la regarde.* » Ainsi, lorsqu'il

transcrit le mouvement de la foule manifestant sa colère, la rue éclate sous la poussée d'un élan irrésistible, tandis que s'accomplit la transfiguration lyrique de la réalité : « *Je pratique une sorte de réalisme hyperbolique.* »

Exécuté au bambou taillé, chaque dessin répond au besoin d'inscrire les pulsions multiples d'une phrase sensible, aussi diverse dans ses cassures que dans ses attaques.

(Abb.: ...*Et souviens-toi...*

...*Que tu es force et nombre, mais que tant que tu seras force et nombre sans idée, tu ne seras qu'une bête de somme.*)

La tension mélodique n'est jamais relâchée : elle n'oblitére pas la page blanche, elle en exploite l'espace virtuel, elle la travaille dans sa lumière. Sans rompre avec son expérience, mais pour mieux retrouver et mieux exprimer l'élan qui inspira le détenu politique. André Masson devait s'approprier certaines conquêtes de l'imagerie populaire afin de les reconvertir dans son langage. « *J'ai voulu essayer la fusion de deux modes expressifs, dira-t-il. Sans imiter ni parodier, il m'a fallu assimiler l'esprit et les moyens de l'imagerie populaire.* »

Publié par les Editions de Delphes, ce livre constitue par ailleurs le troisième volet d'un ensemble consacré à la Commune, qui comprend: *Le Journal Officiel de la Commune* et *l'Histoire de la Commune* de Lissagaray. En décidant de confier à Masson l'illustration des écrits d'un proscrit, les éditeurs conféraient à leur sujet une seconde dimension d'ordre essentiellement poétique. En effet, la mise en page de Georges Nataf vise à créer une sorte d'oratorio graphique, dont la typographie jouerait le rôle du récitant et les dessins celui du chœur. Ainsi donc, le *récit* et le *chant* ne se rencontrent jamais sur la même double page : leur espace est différent, leur nature les oblige à des fonctions distinctes. Plusieurs fois remaniée, la matière typographique s'organise à partir d'un rythme extrêmement syncope, créant une différenciation des silences qui préfigure celle des blancs réservés dans les dessins. Le corps du caractère - un Caslon corps 20 - et les cadences qu'il détermine annoncent une autre lecture, une autre *couleur* dérivant du graphisme de Masson. Tirés dans un bistre foncé - alors que le texte est imprimé en noir - ses dessins, de son propre aveu, définissent une « *autre octave* ».

En révélant *Le peuple au peuple*, André Masson proclame la poésie à l'ordre du jour de la révolution.

Raoul-Jean MOULIN.